

FONDATION  
CHARLES VEILLON  
LAUSANNE

**Peter Bichsel**  
Prix Européen de l'Essai  
«Charles Veillon» 2000



Discours de proclamation  
*Monsieur Pascal Veillon, Président*

Ansprache von  
*Prof. Bernhard Böschstein*  
Traduction en français

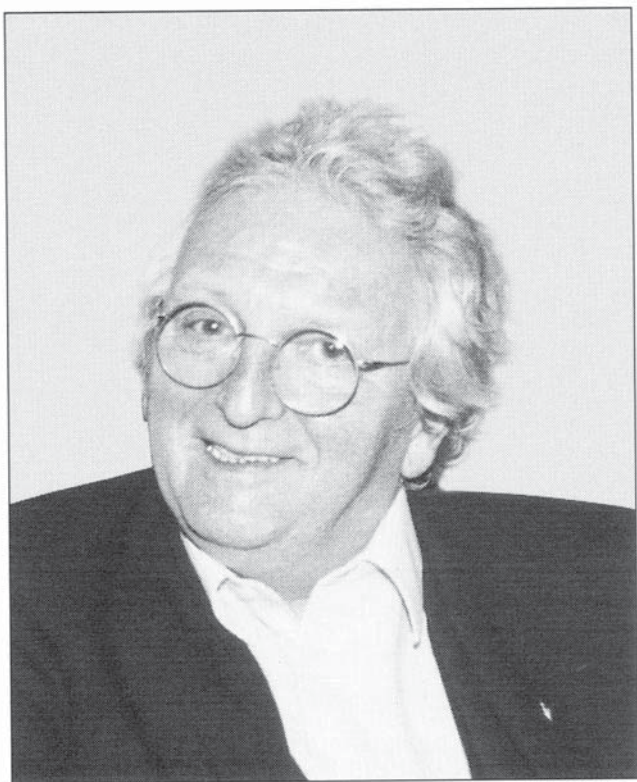
Laudatio  
*Madame D' Pia Reinacher*

Conférence de Monsieur Peter Bichsel  
«Buchstaben, Buchstaben ...»

Traduction en français  
«Des lettres et des lettres...»  
*Monsieur Etienne Barilier*

Bibliographie





© Niklaus Stauss

*Peter Bichsel*



## DISCOURS DE PROCLAMATION

Ce soir, cher M. Bichsel, je suis un peu inquiet de me trouver face à vous et d'organiser cette fête en votre honneur.

Inquiet un peu comme quand, aujourd'hui, on marche dans la rue, et que, dans un sursaut de conscience, on réalise qu'à chaque détour de rue, à chaque guichet, à chaque distributeur de billets de banque, l'œil invisible et impitoyable d'une caméra risque d'immortaliser nos gestes, nos grimaces, nos tics. Alors on tente de se présenter sous son meilleur jour, bien coiffé, souriant, ayant l'air intelligent.

Je suppose qu'il n'y a pas de caméra dans cette salle, mais il y a... votre regard. C'est lui qui m'inquiète!

Qu'allez-vous capter de cette soirée? Quelle caricature subtile va-t-elle faire naître dans votre esprit? Quelle «histoire», comme vous savez les raconter, allons-nous vous inspirer? Ce n'est pas toujours facile de se trouver devant un censeur de la société aussi redoutable que vous! Mais, en fait, c'est précisément pour cette qualité que nous vous avons choisi comme lauréat du Prix Européen de l'Essai «Charles Veillon». Pour la pertinence de votre regard aiguisé. Et c'est aussi pour cela que tant de lecteurs vous apprécient et que tant de distinctions vous ont déjà été attribuées.

Je suis donc, ce soir, peut-être inquiet, mais surtout très heureux de vous accueillir, vous, Mme Bichsel et tous vos amis qui ont répondu à notre invitation.

Il se trouve que nous, des Romands, vous invitons chez vous, à Soleure. Nous n'avons pas hésité longtemps pour choisir de venir dans votre ville, tant votre personnalité y est reconnue, et tant son rayonnement littéraire est important.

Mais ces temps-ci, il faut beaucoup tendre le bras pour passer par-dessus le Röstli-Graben! Nous le faisons avec conviction, car faire se rejoindre les cultures et les personnes est l'un des objectifs de notre Fondation.

Nous le faisons avec espérance, car un esprit critique et une lucidité tels que les vôtres nous aideront à surmonter les divergences et à construire solide.

Pascal Veillon



## ANSPRACHE VON BERNHARD BÖSCHENSTEIN

Lieber Peter Bichsel, meine Damen und Herren,

Als Mitglied der Jury, die Peter Bichsel den diesjährigen Europäischen Essay-Preis Charles Veillon für sein Buch *Alles von mir gelernt* zugesprochen hat, erhielt ich den Auftrag, kurz von der Begründung dieser Entscheidung zu berichten:

Nach ihrer Satzung fördert die Charles Veillon-Stiftung eine experimentelle Denkweise, die sich einer dialogischen Einstellung verschreibt, einer Einstellung, die sich auch als Gespräch zwischen verschiedensten Disziplinen verstehen lässt. Sie fördert Zeugnisse kritischer Darstellung gegenwärtiger Lebensformen. Diese Kriterien erfüllt das Gesamtwerk Peter Bichsels ebenso wie das preisgekrönte Buch. Die Gattung der Kolumne hat der Autor in eine ihm ganz eigene Form narrativer Essays verwandelt. So schliesst dieses Buch an die Vielfalt der vorangehenden Bücher an. Die so veränderte Gattung der Kolumne ist für ein anrührendes Gespräch mit dem Leser besonders geeignet. Sie entfaltet eine Variationsbreite, die manchmal durch sehr lustige, manchmal durch sehr traurige Überraschungen beeindruckt.

Die 64 Kolumnen aus den Jahren 1995-1999, von denen die meisten in der *Schweizer Illustrierten* erschienen sind, bilden heute ein Buch, in dem von Menschen und Vorfällen erzählt wird, in einem unverwechselbaren Ton. Schon der Titel, den der Clown eines der bescheidensten Zirkusse unseres Landes beigesteuert hat, deutet auf die Solidarität mit den Artisten, aber nur den einsamen, machtlosen. Die Machtlosen sind in diesem Band die Könige.

Starke Zuneigung und entschiedene Abneigung, Kritik an der uns bestimmenden Politik und Selbstzweifel, Zugriff der Sprache und Verstummen, heutige Gegenwart und erinnerte Gegenwart – sie gehen von einem festen Ort, einem genauen Zeitpunkt in diesem Land aus, die plötzlich ihre Sicherheit verlieren und den Leser in eine Bewegung des Fragens hineinziehen.

Die klaren Sätze, die oft nur zum Schein affirmativ sind, sie bewegen sich immer wieder an der Grenze zwischen Engagement und Spiel, und oft, wenn der Leser der einen Perspektive zuneigt, obsiegt dann die andere. Die Stärke des Zögerns, die Überzeugungskraft des Widerspruchs, sie sind für den Leser eine strenge Schule der Zeitgenossenschaft. Ihm, dem ganz diesem Land zugehörigen, ganz auf sie aufmerkenden Chronisten der Unbeachteten, der beiseite Gebliebenen, ihm, der den geheimen Punkt aufspürt, wo ein Jemand zu einem Niemand und ein Niemand zu einem Jemand werden kann, gilt dieser Preis.

Bernhard Böschenstein

## ALLOCUTION DE M. BERNARD BÖSCHENSTEIN

Cher Peter Bichsel, Mesdames et Messieurs,

En tant que membre du jury qui a attribué à Peter Bichsel le Prix Européen de l'Essai Charles Veillon de cette année pour son livre *Alles von mir gelernt*, je suis chargé d'expliquer brièvement les raisons de notre choix:

Selon sa charte, la Fondation Charles Veillon soutient une démarche expérimentale qui s'ouvre au dialogue, à un dialogue capable de jeter des ponts entre les disciplines les plus diverses. Elle valorise les témoignages d'une représentation critique des modes de vie actuels. A tous ces critères répond l'ensemble de l'œuvre de Peter Bichsel aussi bien que le livre couronné ce soir. L'auteur a transformé le genre littéraire de la colonne d'un journal en une forme originale d'essais narratifs. Ainsi ce volume s'inscrit dans la continuité par rapport aux nombreux récits et essais de Peter Bichsel qui le précèdent. La transformation de la colonne en un nouveau genre en fait une forme particulièrement adaptée à une conversation qui touche le lecteur. Une large palette très diversifiée crée la surprise d'offrir des textes tantôt très drôles, tantôt très tristes.

Les 64 colonnes datant des années 1995 à 1999 – la plupart a paru dans la *Schweizer Illustrierte* – composent à présent un livre fait de récits consacrés aux hommes et aux événements et où une voix originale se fait entendre dans sa tonalité propre. Le titre déjà, emprunté au clown d'un des cirques les plus modestes de notre pays, témoigne de la solidarité avec les artistes, mais seulement avec les solitaires, avec ceux qui n'ont aucun pouvoir. Dans ce volume, ceux-là sont rois.

Affection forte et aversion déterminée, critique de la politique qui nous influence et doute envers soi-même, langue qui sait comment cerner son objet et absence de paroles, présence actuelle et présence remémorée, elles partent d'un lieu ferme, d'un moment précis, situés ici, dans ce pays, mais qui, soudain, perdent leur certitude et entraînent le lecteur dans un courant de questions.

Les phrases nettes, dont le ténor est souvent affirmatif à la surface seulement, elles se situent à la frontière qui sépare l'engagement du jeu, et souvent le lecteur, en train de s'adonner à l'une de ces deux perspectives, se voit piégé par l'autre. La force dans l'hésitation, la capacité de persuader à l'aide d'un paradoxe, elles soumettent le lecteur à une rude épreuve de contemporanéité. A lui, qui appartient pleinement à ce pays, qui est le chroniqueur attentif des laissés pour compte, des marginaux, à lui qui découvre l'endroit secret où quelqu'un soudainement n'est plus personne et où celui qui n'est personne tout à coup devient quelqu'un, va ce prix.

Bernard Böschenstein



## LAUDATIO

*Dr Pia Reinacher*

Wer ist Peter Bichsel? Merkwürdige Frage, werden Sie jetzt sagen, den kennen wir doch. Das ist der Schriftsteller, der stundenlang mucksmäuschenstill in den Solothurner Wirtschaften vor einem Rotwein sitzen kann, reglos und bedächtig die Menschen beobachtend, um dann blitzschnell, mit einer eleganten Bewegung aus dem Handgelenk, das Lasso auszuwerfen und eine, vielleicht zwei Geschichten an Land zu ziehen. Das ist doch der Kosmopolit, der sich in New Yorks Bars genauso auskennt wie auf dem Berliner Kurfürstendamm? Das ist dieser Autor, werden einige sich erinnern, der über Nacht die Seite gewechselt und sich vom Lehrer zum Schulbuchautor verwandelt hat. Und ist das nicht, werden viele anerkennend, andere eher trotzig murrend sagen, – je nach politischer Couleur eben – dieser Intellektuelle, der jahrelang zwischen dem Berner Café Fédéral und dem Bundeshaus hin und hertigerte, um dann vom Regierungshochsitz aus die helvetischen Verhältnisse mit geistreicher Feder zu steuern, im Dienste seines Freundes, Bundesrat Willy Ritschard?

Das alles ist Peter Bichsel, auf Anhieb. Aber dieser Schriftsteller ist noch anderes und viel mehr, und abwegig wäre es, ihn auf die eine einzige Identität festzulegen. Er ist einer der subtilsten Wortkünstler hierzulande. Er ist zugleich Diagnostiker und Therapeut der helvetischen Befindlichkeit, ein Literat, der in seinen unzähligen Kolumnen Bedenkliches und Bedenkenswertes irritierend scharf formulierte. Er ist Analytiker und Träumer, Selbstdenker und Schwadronneur, der seine Leser seit Jahren als Geschichtenerzähler zum Mitspielen verführt.

Peter Bichsel wird, anlässlich der Erscheinung seines Kolumnenbandes «Alles von mir gelernt», für sein Gesamtwerk mit dem Europäischen Essaypreis Charles Veillon ausgezeichnet. Es lohnt sich, bei dieser Gelegenheit herauszufinden, wie er zu dem geworden ist, was er heute ist: einer der bedeutendsten Schweizer Autoren, der

mit Dürrenmatt und Frisch, den beiden Elefanten der Helvetischen Literaturgeschichte, in einem Zug genannt wird. Ein sogenannter «Wenigschreiber», wie er sich selbst einmal bezeichnet hat. Einer, der mit seiner scheinbar harmlosen, erstaunlich wortkargen Art auf das politische und gesellschaftliche Bewusstsein des Schweizer in den letzten Jahren mehr Einfluss genommen hat als mancher Politiker.

Peter Bichsels Karriere hat dort ihren Anfang genommen, wo alle wichtigen Schweizer Literaturkarrieren starten: im Ausland. Der Umweg über die erste Anerkennung nicht im eigenen Land, sondern durch unsere Nachbarn verbindet ihn ja mit vielen bedeutenden Autoren: mit Gottfried Keller und Robert Walser, mit Max Frisch, Paul Nizon und Otto F. Walter – um nur ein paar wenige Namen zu nennen. Einige unter ihnen nahm man erst ernst, nachdem sie im Ausland bejubelt wurden, andere brauchten peinvolle, versagungsreiche Lehr- und Wanderjahre in Paris oder Berlin, bis sie ihre grossen Werke hinausgeschleudern konnten.

1964 erschienen Peter Bichsels Prosatexte «Eigentlich möchte Frau Blum den Milchmann kennenlernen» in einer bescheidenen Auflage von 1220 Exemplaren in der von Otto F. Walter und Helmut Heissenbüttel herausgegebenen elitären Reihe «Walter Drucke», einer Einrichtung für sprachkritische Texte. Die Auflage war sofort vergriffen. Bichsels Name aber brannte sich fest im Bewusstsein all jener ein, die mit Literatur zu tun hatten. Eine Blitzkarriere hatte über Nacht ihren rätselhaften Anfang genommen. Was war geschehen? Drei Faktoren waren entscheidend für die eindrucksvolle Rezeption, drei Namen bestimmten ihren Verlauf: Marcel Reich-Ranicki, Walter Höllerer und Hans Werner Richter. Ein erster Paukenschlag bedeutete die Rezension von Marcel Reich-Ranicki, die er in der deutschen Wochenzeitschrift «Die Zeit» publiziert hatte. Eine hymnische Besprechung. Dem Walter-Verlag sei gelungen, wovon jeder Verleger träume: die Entdeckung eines jungen, gänzlich unbekanntes und zugleich hochbegabtes Schriftstellers. Reich-Ranicki lobte die Miniaturen, die ein eigenartiges Mass in sich hätten. Um Geschichten handle es sich. Doch geschähe in ihnen fast nichts. Idyllen schienen es zu sein. Doch würden sie keine Idyllik kennen. Anekdoten läse man. Doch fänden sich keine Pointen.

Der Kritiker stellte dem literarischen Zögling mit seiner leise verschrobene Art eine grosse Zukunft in Aussicht.

Zweiter Erfolgsfaktor, der die Rezeption beschleunigte: Walter Höllerers Einladung ans Prosaseminar des Literarischen Colloquiums in Berlin im gleichen Jahr. Dritter Faktor: die Förderung durch Hans Werner Richter, der dafür sorgte, dass Bichsel den Preis der Gruppe 47 erhielt, eine renommierte Auszeichnung einer Gruppierung, die sich mit der Integration von Schweizer Autoren sonst eher schwer tat.

Wenn Peter Bichsel jetzt für sein Werk den Essaypreis der Veillon-Stiftung erhält, dann liefert diese Auszeichnung gleichzeitig eine stumme Botschaft zum Schreibverfahren dieses Autors. Seit Montaigne konstituiert sich der Essayist als ein Fragender, der nicht weiss; als ein Unwissender, der sein Unwissen zum Gegenstand macht; als ein Umherirrender, der sein ganzes Sein zum Medium der Kommunikation mit der Welt macht. Der Essayist ist in ständiger Ungewissheit über seinen eigentlichen Gegenstand. Aber er umkreist sein Thema, er nähert sich ihm spielerisch an, in lockeren Gedankenbewegungen, stösst sich wieder ab. Nun sind die Strategien Peter Bichsels in ihren Grundstrukturen jenen des grossen französischen Philosophen gar nicht so fremd. Montaigne spielt in seinen «Versuchen» in immer neuen Reflexionsspirouetten immer andere, unerwartete Facetten eines Problems durch und verschiebt dabei fortwährend den Blickwinkel der Annäherung.

Und was tut Bichsel?

Dieser Autor schreibt nicht über die Wirklichkeit, er umkreist sie. Er testet die Möglichkeiten, die in ihr versteckt sind. Er fahndet als ein Neugieriger, von seiner Neugierde Getriebener nach dem träge im Schatten liegenden, nach dem im Halbdunkeln müde sich wälzenden fremden Wesen, das aber jederzeit aufwachen könnte und sich machtvoll seinen Weg ins helle Licht der Wirklichkeit bahnen. Dieses Muster lässt sich nachweisen gleichermassen in den Kolumnen, in den Prosastücken, ja selbst in seinem letztes Jahr erschienenen Roman «Cherubin Hammer». Peter Bichsel interessiert sich nicht für das, was ist, sondern dafür, was auch noch hätte sein können, und dies versucht er in kühnen gedanklichen Bockssprüngen zu ergründen.



Was seinen Schreibimpuls auslöst, ist nicht die mögliche Abbildung der Realität, sondern die Unmöglichkeit ihrer Beschreibung. Ihn beschäftigt die Diskrepanz zwischen der Sprache und der Wirklichkeit. Sein geheimer Codesatz heisst dementsprechend «Was wäre, wenn?». Dieser Schlüsselsatz ist die Startrampe seiner dichterischen Imagination. Von da aus katapultiert er sich in seine Geschichten. Nur der Historiker, schreibt Peter Bichsel einmal in den Frankfurter Poetikvorlesungen, glaube daran, dass man «die Geschichte» nicht in den Plural setzen könne. Der Schriftsteller aber habe immer mehrere Realitäten im Auge. Das Ziel der Literatur sei es schon immer gewesen, «eine Geschichte (zu) schreiben über die Unmöglichkeit, eine Geschichte zu schreiben». Ein Autor wolle Realitäten überprüfen und gleichzeitig die Reflexion darstellen.

Schauen wir uns nur einmal Peter Bichsels Prosaminiaturen an. Gerade seine berühmt gewordene Titelgeschichte der Erzählsammlung «Eigentlich möchte Frau Blum den Milchmann kennenlernen» spielt in einer verzwickten Weise mit einer potentiellen Annäherung, die in die Leere saust. Zwei Figuren fahren im Zeitlupentempo aufeinander zu, stetig, ohne vom Kurs abzuweichen. Aber sie kommen nie beieinander an. Eine grandiose Geschichte verpasster Möglichkeiten. Eine Geschichte virtueller Kommunikation. Ein Mann und eine Frau leben eingesperrt in den Sprechblasen, die sie voreinander aufpumpen; schwerelos hängen sie jetzt in diesen Phantasieballons, aber niemals gelingt es ihnen, die Haut des merkwürdigen Gebildes zu durchstossen. Beide denken übereinander nach, jeder redet über den anderen, beide schreiben sie sich Zettelchen. Aber der Milchmann kommt morgens um vier, und Frau Blum hat ihn noch nie gesehen; sie kennt nur seine Handschrift, sie kennt seine Mitteilungen, seine Abrechnungen. Eigentlich, denkt Frau Blum oft, sollte sie den Milchmann kennenlernen; sie sollte einmal um vier aufstehen, um ihn zu sehen; und sie stellt sich, während sie ihre Flaschenpost an ihn schreibt, seine unappetitlich saubereren Hände vor, rosig, plump und verwaschen. Spiele im Konjunktiv. Verhältnisse, die auch nicht die winzigste Chance haben, in der Sphäre des Indikativs anzukommen. Bichsel führt sie vor, in dem er auf dem Spielbrett ein paar Wörtchen hin und herschiebt, er zeigt, was er will, mit minimalem verbalem Aufwand.



Wenn es dieser Autor aber ganz bunt treibt, mischt er die Vorstellung von der Wirklichkeit und die wirkliche Wirklichkeit untereinander. Im Prosastückchen «Blumen» erweist er sich als kühner Dramaturg, der fortwährend den Vorhang auf- und zuzieht. Der Text beginnt idyllisch: «Dann stellte er sie sich in einem Blumenladen vor, mit grüner Schürze und Nelkenlächeln, er würde eintreten und fragen, ob es hier Blumen zu kaufen gebe und sie würde erschrecken und lächeln und sagen: 'Fast nur Blumen', und er würde auch lächeln». Wer jetzt meint, Bichsel würde eine süsse Fräuleinsgeschichte entwerfen, täuscht sich schon wieder. Kaum haben sich Frau und Mann im Indikativ eingerichtet, fällt blitzschnell der Vorhang – und von jetzt an darf sich die Frau nur noch vorstellen, was der Mann zu ihr sagen würde; sie versucht mit allen Mitteln telepathischer Kunst, ihm einen situationsgerechten Sprechtext zu suggerieren, allein es nützt nichts. Dieses Spiel vom Verhüllen und Enthüllen der Wirklichkeit, das Peter Bichsel inszeniert, verfehlt seine grossartig irritierende Wirkung auf den Leser nicht; dieser nämlich verliert sich langsam im Spiegelkabinett und sucht dann verzweifelt nach dem Ausgang.

Wie steht es mit den politischen Kolumnen und Aufsätzen, dem Medium der politischen Auseinandersetzung des Schriftstellers mit der Schweiz? Peter Bichsels Strategien der Verdichtung und der heimtückischen Vereinfachung entfalten auf diesem Terrain erst recht ihre Wirkung. Schon von Anfang an brachte er mit seinen schlichten Sätzen die Weltsicht des naiven Bürgers ins Wanken. Da zeigt sich eben doch wieder der Schullehrer, der mit simplen Satzkonstruktionen – Subjekt, Prädikat, Objekt – subversiv wirkt. Denken Sie nur an einzelne Sätze aus seinen ersten politischen Aufsätzen Ende der 60er Jahre, und wie diese Sätze langsam, verzögert im Kopf des Lesers implodieren und erst nachträglich ihren vollen Sinn entfalten: «Wir sind reaktionär», schreibt er einmal, denn «unsere geschichtliche Entwicklung ist eine ständige Reaktion auf das Ausland» – oder «Unsere Vorstellung von unserem Land ist ein ausländisches Produkt. Wir leben in einer Legende, die man um uns gemacht hat» – oder «Wir halten uns für nüchtern. Eine nüchterne Schweiz wäre mir lieb. Wenn unsere Armee eine nüchterne Angelegenheit wäre, könnte ich mich eher mir ihr anfreunden».

Peter Bichsel zeigt sich in seinen politischen Essays nicht als pathetischer Moralist, aber als Zertrümmerer verfestigter Bilder. Er ist kein ideologischer Kraftmeier, sondern ein subtiler Mythenzerstörer. Seine literarischen Mittel sind einfach und deshalb wirkungsvoll. Er arbeitet mit Aussparungen, die für den Leser Denkräume schaffen. Er kommentiert nicht, er reduziert. Er schafft um seine Satzgebilde eine Aura der Leere, die im Leser Widerspruch provoziert. Am schönsten lässt sich das in «Die Totaldemokraten» beobachten, einem Buch, das Bichsels politische Aufsätze zur Schweiz aus den letzten zwanzig Jahren vereinigt. Man muss nur einen hübschen Satz aus dem Text «Das war die Schweiz» laut lesen, um zu begreifen, was damit gemeint ist: «Die Schweizer waren friedliche Schweizer. Die Schweizer waren fleissige Schweizer. Die Schweizer waren sparsame Schweizer. Die Schweizer waren anständige Schweizer. Die Schweizer waren gutmütige Schweizer. Ich war ein Schweizer. Alle Schweizer waren Schweizer. Was waren die Deutschen? Was waren die Österreicher?»

Hat sich damit der Schriftsteller auf fremdes Territorium begeben? Sind Literatur und Politik nicht grundsätzlich verschiedene Gebiete, und wer sich aufs falsche Parkett wagt, gleitet aus? Für Peter Bichsel trifft das nicht zu. Im Gegenteil. Dieser Autor ist der Inbegriff eines engagierten Autors, der schon immer die Strategien der Literatur konsequent einsetzte, um seine Botschaften weiterzugeben. Seine literarischen Texte sind Papierflieger, die durch den Raum schweben und schwerelos eine politische Botschaft mit sich tragen. Bichsels Aufsätze «Die Totaldemokraten» können auch noch Jahre später als Beitrag zum Zustand der nationalen Identität und zur Vergangenheitsbewältigung gelesen werden. Und sie leisten einen hochironischen Denkanstoss zur Entlarvung so vieler Feindbilder. Selten konnte man zum Beispiel so Witziges über das belastete Verhältnis der Schweizer zu den Deutschen lesen wie hier. «Kein Deutscher bleibt unbeobachtet», heisst es da, aber «wenn er sich dann als Mensch entpuppt, sagen wir, er sei nicht deutsch.» Selten aber findet man eine solch doppelbödige Erklärung für die unbegriffene Liebe der Deutschen zu den Schweizern, die in der Vorliebe der Deutschen zu allem Exotischen wurzle, wobei die Schweizer dann sozusagen die am nächsten liegenden Exoten seien, deren Sprache man noch ein bisschen verstehe.

In den politischen Aufsätzen zeigt sich eben doch wieder die Funktion des Schriftstellers, auf die wir nicht verzichten können. Nicht selten sind sie in ihrem Nachdenken über die nationale Identität den Politikern um eine Nasenlänge voraus. Fast immer kommen sie mit ihren seltsam verschrobenen Techniken, mit ihren absonderlichen Denkansätzen, mit ihrem schrulligen Zugriff auf die Welt zu unerwarteten Ergebnissen. Mutwillig werfen sie uns Prügel vor die Beine, streuen Sand ins Getriebe. Damit für eine Sekunde die Welt zum Stehen und wir zum Nachdenken kommen.

Soviel, und das ist nicht wenig, verdanken wir Peter Bichsel.

Pia Reinacher

Laudatio zur Verleihung des Europäischen Essay-Preises « Charles Veillon » 2000 an Peter Bichsel.  
Copyright Reinacher





## BUCHSTABEN, BUCHSTABEN ...

Meine Damen, meine Herren,

Sie sind unbeschreiblich – unbeschreiblich lieb, unbeschreiblich geseheit, unbeschreiblich schön, oder dann unbeschreiblich hinterhältig, dumm, böse. Und selbst diese Beschreibung ihrer Unbeschreiblichkeit ist unbeschreiblich ungerecht, denn die eben beschriebene Unbeschreiblichkeit wird ja wohl nicht ihre einzige Unbeschreiblichkeit sein.

Schreiben hat nur scheinbar mit der Beschreibbarkeit der Welt zu tun. Ihre Unbeschreibbarkeit macht uns zu Schreibern, zu Erzählern, das unbeschreibbar schöne Wetter, das unbeschreibbar kalte, nasse oder trockene Wetter veranlasst uns, mit unserem Nachbar über das Wetter zu sprechen. Wäre es beschreibbar, der Dialog über das Wetter wäre lächerlich. Im übrigen hat dieser Dialog über das Wetter auch keine beschreibende Funktion, sondern nur eine erzählende. Ich erzähle meinem Nachbar aus Freundlichkeit eine simpeleinfache Geschichte über das Wetter, und er erzählt mir freundlicherweise dieselbe Geschichte zurück. Ohne Wetter wäre die Chance wohl klein, mit meinem Nachbar ins Gespräch zu kommen.

Zwei kleine Mädchen erzählen sich in der Eisenbahn die Geschiche von Harry Potter. Sie erzählen sich eine Geschichte, die beide kennen, beide gelesen haben. Abwechselnd hören sie zu, abwechselnd erzählen sie. Und das eigenartige, absurde und wunderbare Spiel hat nur eine einzige Funktion – das Teilen der gemeinsamen Begeisterung. Die Begeisterung darüber auch, dass sie 700 Seiten lang Buchstaben zusammengefügt haben, sich selbst aus Buchstaben eine Welt gebaut haben und das wunderbare Erlebnis, dass die Welt, die sich das andere Mädchen mit diesen Buchstaben gebaut hat, dieselbe oder sehr ähnliche Welt ist – und auch wenn diese Geschichte von Harry Potter wegträgt in eine Fantasiewelt, bleibt es diese Welt, die wir kennen, nämlich unsere.

So wie wir uns damals mit den verbotenen, verruchten Buchstaben von Hermann Hesse eine Welt zusammengebastelt haben – nicht wissend, dass er uns gleichzeitig vergiftete mit dem süßen Gift der Buchstaben. Wer von unserer Generation damals Hesse gelesen hat, ist wohl ein Leben lang ein Leser, eine Leserin geblieben. Ich bin kein Hesse-Verehrer, aber ich bin ihm dankbar für seine hinterhältige Verführung zu Buchstaben.

Die beiden kleinen Mädchen in der Eisenbahn erinnerten mich daran. Vielleicht sind auch sie bereits hoffnungslos vergiftet. Ich hoffe es und wünsche es ihnen.

Buchstaben haben – wie auch mitunter andere Süchte – die Fähigkeit, Menschen zu solidarisieren. Wenn ich auf der Strasse zwei Menschen sehe, die aufeinander zulaufen und sich umarmen, ist mein erster Gedanke immer wieder: Die haben wohl dasselbe Buch gelesen – oder exakter: Die haben dieselben Buchstaben in derselben Reihenfolge zusammengefügt.

Es beginnt mit den Buchstaben. Ich übertreibe nicht, wenn ich sage, dass für mich das Erlernen, das Erobern der Buchstaben als Erstklässler das wunderbarste, das grösste und das abenteuerlichste Erlebnis meines Lebens war. Der Beginn einer Suchtgeschichte: Ich habe mit Buchstaben nicht weniger gelitten – «Leidenschaft» – als mit Tabak und Alkohol. Ich war von da weg zu nichts anderem mehr zu gebrauchen.

Es begann mit jenem Setzkasten in der ersten Klasse. Da haben wir Buchstaben auf Linien gesteckt und zu Wörtern zusammengefügt. Die Buchstaben A B M und U ergaben in der richtigen Reihenfolge das Wort BAUM, ein Wort, das in nichts einem Baum gleicht, nicht einmal klanglich und das mehr, weit mehr ist als ein Baum – nämlich alle Bäume dieser Welt, die Eichen und die Zypressen, die Zwetschgenbäume und die Tannen – vier Buchstaben fügen eine Welt zusammen, die Welt von hunderten von verschiedenen Bäumen «B» «A» «U» «M» Baum. Zwar kannte ich das Wort wohl schon bevor ich es schreiben konnte, aber in seiner pathetischen Einfachheit habe ich es erst als geschriebenes Wort entdeckt.

Mag sein, dass jener Setzkasten auch dafür verantwortlich ist, dass ich heute noch eine Schreibastatur brauche, damit mir überhaupt etwas einfällt. Ich muss die Buchstaben immer noch vor mir sehen. Ich muss sie in die Hand nehmen können.

Am Anfang war der Buchstabe. Ich habe das Wort im etymologischen Wörterbuch nachgeschlagen. Das Buch kommt selbstverständlich von Buchstaben – von jenen Buchstaben, die ursprünglich – Runen zum Beispiel – in Holzstäbe geschnitzt wurden. Nein, nicht in Buchenstäbe. Denn selbst die Buche ist sozusagen jünger als der Buchstabe – sie hat ihren Namen von ihm – und nicht der Buchstabe von ihr. Das freut mich ungemein.

Am Anfang war der Buchstabe. Jene Buchstaben, mit denen man Wörter sichtbar machen kann. «Am Anfang war das Wort» – ich sehe das als Schrift. Und dass Missionare in aller Welt als erstes die sogenannten Heiden alphabetisierten, hatte seinen Grund darin, dass sie das Wort sehen können, dass sie das Wort mit den Augen erfassen können, in Besitz nehmen können – das Wort Gottes.

Freire hat in seiner «Pädagogik der Unterdrückten» beschrieben wie er mit einer Wandtafel durch den brasilianischen Urwald zog, um die Indios zu alphabetisieren. Er fragte, wenn er irgendwo auf eine Siedlung traf, was sie hier für Probleme hätten, und sie sagten: «Wasser». Freire erklärte ihnen nicht, wie man nach Wasser gräbt, sondern er lehrte ihnen das Wort «Wasser» zu buchstabieren. Sie konnten das Wort jetzt in die Hände nehmen. Und als er nach Wochen zurückkam, hatten sie nach Wasser gegraben und Wasser gefunden.

Ich hatte das grosse Glück, das Lesenlernen vor ein paar Jahren noch einmal erleben zu dürfen. Ich war in Korea und sah die Schriftzeichen der koreanischen Sprache. Sie erschienen mir wie Chinesisch. Ein CH fiel mir auf, und ich erkundigte mich, was es heisse. Eine ganz einfache Schrift, erklärte man mir, eine Lautschrift. Und auf einer Eisenbahnfahrt von Seoul nach QuangTschu begann meine Begleiterin vom Goetheinstitut mir die Buchstaben zu erklären. Ich begann zu lernen wie damals als Schüler. Meine Begleiterin war zwar nicht so wunderbar wie meine Erstklasslehrerin, Fräulein Brotschi,



aber sie war immerhin auch blond. Als wir im Grand Hotel ankamen, schrieb ich einen Brief an meine Frau – und um ihr zu imponieren, schrieb ich den Absender auf dem Umschlag mit koreanischen Schriftzeichen – langsam, genüsslerisch und stolz wie ein Schüler. Den Brief brachte ich später dem Concierge. Er nahm ihn und begann zu lesen «Peta Bigsele, Gerande Hotele, QuangTschu». Ich hätte ihn umarmen können. Ich habe geweint. Er konnte lesen, was ich geschrieben habe. Der Traum eines Schriftstellers – dass jemand lesen kann, was er schreibt. Das ist mir nie selbstverständlich geworden.

Von da weg hatten meine Begleiterinnen die grösste Mühe mit mir. Ich wurde zum kleinen Kind, hatte keine Augen mehr für Sehenswürdigkeiten und Umgebung, nur noch für Buchstaben. Das Wort «Taxi» las ich wohl hundert Mal am Tag. Reklameaufschriften «Tscho ni wo ka» – «Das kannst Du verstehen», sagte meine Begleiterin, «es ist englisch». Und ich las und las bis plötzlich das Licht kam «Johnny Walker» – eine Whisky-Reklame. Und was es auch immer war, für was für einen Blödsinn auch geworben wurde, es war jedes Mal dieses wunderbare kindliche Erlebnis des Erkennens. Ich hatte eine Schrift gelernt, die Schrift einer Sprache, die ich nicht verstand. Ich wusste nicht einmal, was «ja» oder «nein» oder «danke» auf koreanisch heisst. Ich ging in die Buchhandlungen und fragte nach der Ecke der deutschen Autoren, und ich buchstabierte die Namen der Deutschen durch: «Er-en-sete Jan-de-le» – und ich buchstabierte es noch einmal und noch einmal – und dann «Ernst Jandl», ich hatte ihn entziffert, er kam mir entgegen.

Übrigens kann ich die Schrift nicht mehr. Ich weiss jetzt, dass man die Buchstaben durch Nichtgebrauch verlernen kann. Meine dauernde Angst, eine Sucht zu verlieren, ist berechtigt.

Der Buchstabe bedarf der Vergangenheit, der Erfahrung. Er kann nur sichtbar machen, was wir kennen – Ernst Jandl zum Beispiel. Koreanische Schrift konnte ich zwar lesen, aber mir fehlte die koreanische Vergangenheit. Der Buchstabe benötigt das Gestern und das Vorgestern, das wunderbare Grimm'sche «Es war einmal». Wer liest, der hat die Lust, sich zu erinnern. Bücher erinnern mich nicht nur



an Fremdes, sondern immer wieder an mich selbst. Die Bücher, die ich gelesen habe, sind zu meinem Tagebuch geworden. Nichts anderes kann mich so heftig und exakt an den zwanzigjährigen Peter erinnern, als wenn ich ein Buch wieder lese, das ich damals gelesen habe. Satz für Satz fällt mir die Situation wieder ein, in der ich mich damals befand. Kein persönliches, selbst geschriebenes Tagebuch würde das schaffen, hätte diese Magie.

Ein wunderbarer Leser, ein Buchstabensüchtiger, sagte mir mal: «Immer, wenn ich etwas lese, auch wenn es etwas Modernes und Zeitgenössisches ist, habe ich den Eindruck, ich sei zu spät geboren.»

Er meinte das nicht nostalgisch. Aber vielleicht meinte er, dass unsere Zeit keine Zeit der Buchstaben mehr ist. Unsere Zeit kennt den Erzählgestus der Vergangenheit nicht mehr, das Grimm'sche «Es war einmal».

Und wenn sie uns einholt, die Vergangenheit – die Holocaust-Gelder zum Beispiel – dann führt uns auch das nicht zurück in eine fragliche Vergangenheit, sondern wir nehmen es als etwas Aktuelles – es geht nicht etwa um damals, sondern nur darum, dass die Leute halt heute – zu recht oder unrecht – ihr Recht wollen. Die Aktualität ist die Krankheit unserer Zeit. Ob das Fernsehen die Zeit mitgeformt hat oder nur ein Abbild der Zeit ist, das bleibe dahingestellt – aber *wenn* ein Abbild, dann ein brutal exaktes – und nicht etwa ein Abbild der Realität, sondern ein Abbild des Zeitgeistes. Und exakt und brutal ist es, weil es nichts anderes im Sinne hat, als möglichst viele vor den Bildschirm zu locken – und dies nicht etwa für das Thema, für die Sache, sondern für die Werbeeinnahmen Einschaltquoten, das Fernsehen hat sich in sich selbst eingeschlossen, es macht Fernsehen nur noch, damit das Fernsehen überlebt – es ist nur noch Fernsehen an und für sich, eigentlich kein Medium, kein Mittel mehr – ausser eben ein Werbemittel. Das Zauberwort heisst «live». Alles geschieht jetzt, gerade jetzt. Alles ist eins zu eins. Das Fernsehen ist inzwischen die Welt selbst, und das, was wir früher als Welt bezeichneten, ist nur noch der Drehort.

Das ist keineswegs amoralisch. Aber es ist ohne Moral. Das Jetzt kennt keine Moral. Und das Jetzt besetzt mehr und mehr unsere Köpfe – auch meinen. Die Geschichten und die Geschichte sind weg. Der Bericht der Bergier-Kommission interessiert nicht – ausser, er bringt eine Aktualität, die alle vorangegangenen Aktualitäten schlägt.

Die Reprise gibt es nicht mehr. Ein erfolgreiches Theaterstück hat sein Jahr, seine Saison. Wer «Titanic» – ich zum Beispiel – nicht im Kino gesehen hat, wird «Titanic» nie mehr im Kino sehen. Wer ein Buch nicht in den ersten Wochen kauft, kauft es nie mehr. Das ist nicht nur zu begründen mit der Schnelllebigkeit unserer Zeit, sondern viel mehr mit einer Zeit, die nur noch das Jetzt kennt – kein Gestern und kein Vorgestern mehr. Die Zeit der Reprisen, die Zeit der Renaissancen ist vorbei. Und die schulmeisterliche Frage, was denn bleiben werde, was denn von der zeitgenössischen Literatur eingehen werde in den klassischen Kanon, ist inzwischen leicht zu beantworten: Nichts! Das ist nicht nur trostlos. Es wird weiterhin eine Kultur geben, es wird weiterhin eine Literatur geben – aber nur noch eine aktuelle.

Dass es faschistische Skins gibt, und Sympathisanten in allen Schattierungen, das hat keine Geschichte, das ist historisch nicht erklärbar. Skins leben ohne Geschichte, sie leben im Jetzt – im Abenteuer des Jetzt, in jenem Jetzt, in dem wir alle mehr oder weniger – aber mehr und mehr – leben. Das Jetzt hat keine Geschichte, das Jetzt kennt keine Moral.

Als vor Jahren junge Faschisten in Formation durch Solothurn marschierten – mit entsprechenden Slogans und entsprechender Gestik, und als nach Schlägereien einige verhaftet wurden, erklärte der zuständige Untersuchungsrichter, dass er bei ihnen keine politischen Motive feststellen konnte. Er hat sie wohl über ihr Wissen und über ihre historische Herkunft befragt, und als sie weder das eine, noch das andere hatten, nur ihr Jetzt, waren sie für ihn nicht politisch. (Ganz nebenbei: Linke haben eine Vergangenheit, das macht sie für die Jetzt-Welt gefährlich.) Nein, die neuen Nazis sind nicht von gestern oder vorgestern. Die sind aus unserer Welt, die wir mitgeformt haben. Sie passen leider in unsere Welt. Sie haben das «Jetzt ohne Moral» begriffen. Humanität, zum Beispiel, bedarf der Tradition. Die

Populisten sind keine Traditionalisten – auch wenn sie sich so geben – sie sind kaltschnäuzige Jetzt-Menschen.

Max Frisch, 1953, das ist lange her: Der Untersuchungshäftling Stiller zu seinem Verteidiger: «Sie hatten Glück, Herr Doktor, daß Hitler damals eure Souveränität und damit euer Geschäft bedroht hat; damit verbot sich die eigene Entwicklung zum Faschismus. Aber Sie glauben doch nicht Im Ernst, daß das schweizerische Bürgertum, als einziges in der Welt, kein Gefälle habe zum Faschismus, wenn er einmal ihr Geschäft nicht bedroht, sondern steigert? Die Probe wird nicht ausbleiben, lieber Doktor, ich bin gespannt.»

«Die Probe wird nicht ausbleiben» – das geht unter die Haut.

Aber sie wird ausbleiben – was auch immer geschieht: Es wird nichts an nichts gemessen werden in der Welt des Jetzt.

Was uns bleibt, das ist die Verschworenheit, die Verschworenheit der Leser. Die Solidarität der Süchtigen, der Buchstabensüchtigen.

Ich habe viele Leserinnen angetroffen. Ich meine nicht Leser meiner eigenen Bücher, sondern Leser jener Bücher, die ich als Leser mag. Es ist wunderbar eine Leserin, einen Leser von «Meister und Margarita» anzutreffen, eine Leserin von Jörg Steiners «Wer tanzt schon zu Musik von Schostakowitsch.» Der eine Bulgakow-Leser war Geleisearbeiter, der andere ein Briefträger. Nein, man findet die Leser nicht dort, wo man sie sucht – sondern überall. Ich bin nicht Leser geworden, um so zu sein wie die anderen. Ich habe das Lesen als Kind mitunter in pietistischen Kreisen geübt. Ich habe mich lesend eingeübt in die Minderheit.

Ich begegne Leserinnen und Lesern mit Hochachtung. Ich bewundere die Frau, die im Zug, auf dem Weg zur Arbeit, einen Groschenroman liest. Sie ist eine Leserin, sie gehört zu uns.

Leser gab es immer. Und sie waren immer wenige. Aber es gab ein Bürgertum, das so tat, als wäre es lesend, als würde es die Literatur mögen. Ich weiss nicht, ob Ehrlichkeit immer etwas Erfreuliches ist.



Aber die Gesellschaft ist ehrlich geworden und gibt zu: «Wir mögen das Jetzt – nur das Jetzt.»

Erzählen aber kann man nur aus der Erinnerung heraus. Was uns nicht zur Erinnerung wird, ist nicht erzählbar. Das «Es war einmal» des Märchens ist nicht nur sein Anfang, sondern eigentlich sein Motiv, sein Motor, es setzt die Geschichte in Gang.

Oder etwas moderner: Der Mann am Stammtisch, der unbedingt etwas erzählen möchte und der auf das Stichwort wartet, das ihm Gelegenheit gibt, mit seiner Geschichte zu beginnen, und ein entsprechendes Stichwort fällt nicht, sagt plötzlich und unvermittelt: «Übrigens kürzlich», und das «Übrigens kürzlich» heisst meistens «Lang, lang ist's her».

Das Jetzt ist nicht erzählbar. «Live» ist keine Geschichte. Warum lese ich den Bericht über das Fussballspiel, das ich live gesehen habe, anderntags in der Zeitung? Weil ich das, was ich gesehen habe, erzählt haben möchte. Ich möchte von jenem, der sich erinnert, erinnert werden. Ich möchte jetzt jemandem zuhören.

So wie das Kind zuhört, wenn die Mutter die Gute-Nacht-Geschichte erzählt. Es ist eine andere Mutter als die des ganzen Tages – nicht mehr eine ängstliche, eine befehlende, eine verzweifelnde Mutter, sie ist nicht mehr «live», sie ist jetzt erzählend, sie hat eine andere Stimme. Sie gehören jetzt ganz zusammen, die Mutter und das Kind, erzählen und zuhören verschmelzen zu einem – «Es war einmal», «lang, lang ist's her.» Die erzählte Geschichte am Ende des Tages, das ist die Versöhnung vor dem Einschlafen.

Oder «übrigens kürzlich» – das ist der unausgesprochene, ungeschriebene Anfang einer Kolumne. Der Kolumnist erzählt unpassende Geschichten zur unpassenden Zeit – Geschichten zur falschen Zeit.

Kolumnenschreiben ist ein grosses Leiden. Das «übrigens kürzlich» macht es beliebig. Der Kolumnenschreiber kann über alles schreiben – über irgendetwas. Und kaum etwas in der Literatur – aber auch anderswo – ist schwieriger als das Irgendetwas.

«Erzähl mir etwas!» «Sag mal etwas auf Französisch!» «Erzähl mir irgendetwas!» Diese Aufforderungen bleiben wohl immer erfolglos.

Der Kolumnenschreiber sitzt vor weissem Papier, sucht das «Irgendetwas» und er fürchtet, dass das Papier ab jetzt für immer weiss bleiben wird. Das grosse Leiden. Vergleichbar mit dem Erlebnis im Schreibwarengeschäft. Man möchte eine Füllfeder ausprobieren und ausser Wellenlinien, dem eigenen Namen und der eigenen Adresse fällt einem nichts ein. Man möchte irgendetwas schreiben, und das Angebot von irgendetwas ist zu gross, ist unendlich.

Da helfen nur noch die Buchstaben des Erstklässlers: «B» «A» «U» «M», das Zusammenfügen von Buchstaben zu Wörtern, von Wörtern zu Sätzen. Und trotzdem beginne ich immer wieder falsch. Ich suche nach Themen, und ich sollte doch längst gelernt haben, dass das Suchen nach Themen hoffnungslos ist. Kolumnenschreiben ist das Suchen nach Sprache, nach Sätzen. Erzähl mir etwas, erzähl mir doch etwas, erzähl mir doch irgendetwas.

Also: «Vor-dem-Haus-steht-ein-Baum», so beginnen die Geschichten. Sie beginnen mit Buchstaben, mit jenen Buchstaben, die wir als Erstklässler gelernt haben, mit jenen Wörtern, die wir als Erstklässler zusammengefügt haben. Wer die Buchstaben kennt und zusammenfügt, dem erzählen sie Geschichten, dem erzählen sie seine eigene Geschichte.

Essay, Essayist – das ist ein grosses Wort. Viel zu gross für einen, der nichts anderes macht, als Buchstaben zusammenzufügen, die wenigen Buchstaben unseres Alphabets. Der grosse Montaigne hat mit seinen Essays den Begriff in die Welt gesetzt. Ich verneige mich vor ihm. Der Erfinder dieser Form war wohl auch gleich der Meister. Mir bleibt nur der Trost, dass wohl auch er nur Buchstaben zusammengesetzt hat – Buchstaben, die auch er mal gelernt hat, auch er wird mal mühsam das Wort «BAUM» «ARBRE» zusammengefügt haben. Auch er wird davon begeistert gewesen sein. Mir bleibt der Trost, dass er seine Meisterstücke «Essays» genannt hat – Versuche. In der Literatur ist der Versuch das Höchste.

Und damit, dass er nie gelingt – dass Sie, meine Damen und Herren, unbeschreiblich sind – damit lebt und überlebt die Literatur. Von den Fragen und nicht von den Antworten.

Ich bedanke mich herzlich für diesen Preis. Ich freue mich für meine Kolumnen und mit meinen Kolumnen darüber. Essay, ich versuche es, ich habe es versucht, seit ich die Buchstaben kenne.

Peter Bichsel

BUCHSTABEN, BUCHSTABEN...  
(DES LETTRES ET DES LETTRES...)

Mesdames, Messieurs,

Vous êtes indescriptibles – indescriptiblement aimables, indescriptiblement intelligents, indescriptiblement beaux, à moins que vous ne soyez indescriptiblement dissimulés, bêtes et méchants. Et même cette description de votre caractère indescriptible est indescriptiblement injuste, car l'indescriptibilité qu'on a décrite ne sera jamais l'exquise indescriptibilité qui vous caractérise.

L'acte d'écrire n'est qu'apparemment en rapport avec la descriptibilité du monde. C'est son indescriptibilité qui fait de nous des écrivains, des conteurs; le temps indescriptiblement beau, le temps indescriptiblement froid, humide ou sec nous entraîne à parler du temps avec notre voisin. Si le temps était descriptible, un dialogue sur le temps serait ridicule. Au vrai, ce dialogue sur le temps n'a pas la moindre fonction descriptive, uniquement une fonction narrative. Je raconte à mon voisin une histoire archi-simple sur le temps qu'il fait; je le fais pour être aimable; et mon voisin, dans le même geste d'amabilité, me renvoie la même histoire. S'il n'y avait pas le temps qu'il fait, mes chances d'engager un dialogue avec mon voisin seraient quasi nulles.

Dans le train, deux petites filles se racontent l'histoire de Harry Potter. Elles se racontent une histoire qu'elles connaissent toutes les deux, qu'elles ont lue toutes les deux. Chacune à son tour écoute et raconte. Et ce jeu singulier, absurde et merveilleux, n'a qu'une seule fonction: faire partager l'enthousiasme qu'elles éprouvent l'une et l'autre. L'enthousiasme d'avoir, sur sept cents pages, assemblé des lettres de l'alphabet; de s'être construit soi-même un monde à partir de ces lettres; et cette expérience extraordinaire: le monde que l'autre fillette s'est construit avec ces lettres est le même monde, ou du moins très semblable. Même si cette histoire de Harry Potter nous emporte dans un univers imaginaire, il demeure l'univers que nous connaissons, le nôtre.



Tout comme nous, jadis, nous nous sommes bricolé un monde à l'aide des lettres interdites, impies, de Hermann Hesse, sans savoir qu'en même temps cet auteur nous empoisonnait avec ce doux venin: les signes d'écriture. Quiconque, dans notre génération, à cette époque, a lu Hesse, est demeuré pour la vie un lecteur, une lectrice. Je ne suis pas un adorateur de Hesse, mais je lui suis reconnaissant de m'avoir subrepticement entraîné dans la séduction des lettres.

Les deux petites filles dans le train m'ont rappelé tout cela. Peut-être sont-elles déjà empoisonnées à leur tour, sans recours. Je l'espère, et je le leur souhaite.

Les lettres – comme il arrive parfois pour d'autres drogues – ont le pouvoir de créer des solidarités humaines. Si dans la rue je vois deux personnes qui courent l'une vers l'autre et s'étreignent, ma première pensée est toujours: ces deux-là ont lu le même livre – ou plus exactement: ils ont assemblé les mêmes lettres dans le même ordre.

Tout commence avec les lettres. Je n'exagère pas quand je dis que pour moi l'apprentissage, la conquête des lettres, en première année primaire, a été l'expérience la plus merveilleuse, la plus grande, la plus aventureuse de ma vie. Le commencement d'une passion obsessionnelle: je n'ai pas moins souffert des lettres que du tabac et de l'alcool (dans le mot «passion», il y a «pâtir»). Dès ce moment, je n'ai plus été bon à rien d'autre.

Cela commença par cette boîte remplie de caractères, en classe de première année. Alors nous avons aligné les lettres et les avons assemblées en mots. Les lettres R E R A B, placées dans le bon ordre, donnaient A R B R E, un mot qui ne ressemble en rien à un arbre, pas même par sa sonorité, et qui est davantage, bien davantage qu'un arbre: tous les arbres de ce monde, les chênes et les cyprès, les pruniers et les sapins – cinq lettres composent un monde, un monde fait de centaines d'arbres différents, «A» «R» «B» «R» «E» – arbre. Sans doute, je connaissais le mot bien avant de pouvoir l'écrire, mais dans sa simplicité pathétique, ce n'est que sous sa forme écrite que je l'ai vraiment découvert.



Aujourd'hui encore j'ai besoin de me trouver devant un clavier pour que quelque chose me vienne. Il se peut que cette petite boîte à caractères en soit responsable. Je dois toujours avoir les lettres sous mes yeux. Je dois pouvoir les prendre dans la main.

Au commencement était la lettre. Je suis allé chercher le mot lettre («Buchstabe») dans un dictionnaire étymologique. Le mot livre («Buch») vient évidemment du mot lettre («Buchstabe») – de ces lettres qui à l'origine (dans les runes par exemple) étaient gravées sur des tablettes de bois. Non, pas des tablettes de hêtre («Buche»). Car même le hêtre («Buche») est pour ainsi dire plus récent que la lettre («Buchstabe»), dont il tire son nom dans la langue allemande. C'est ainsi, et non l'inverse, pour ma plus grande joie.

Au commencement était la lettre. Les lettres, grâce auxquelles on peut rendre des mots visibles. «Au commencement était la parole» – je vois cela sous forme d'écriture. Et si des missionnaires, dans le monde entier, ont commencé par alphabétiser ceux qu'on appelait les païens, c'était pour que ceux-ci puissent ainsi voir le mot, qu'ils puissent le saisir par les yeux, en prendre possession – je parle du mot «Dieu».

Dans sa «Pédagogie des opprimés», Freire a décrit comment il avait traversé la forêt vierge brésilienne avec un tableau noir, pour alphabétiser les Indiens. Chaque fois qu'il tombait sur une tribu, il demandait aux gens quels étaient leurs problèmes; ils lui répondaient: «L'eau». Freire ne leur expliquait pas comment on fait des forages, mais il leur apprenait à épeler le mot «eau». Ils pouvaient désormais prendre ce mot dans leurs mains. Lorsque après quelques semaines il revenait sur les lieux, ils avaient creusé à la recherche de l'eau, et ils avaient trouvé de l'eau.

J'ai eu le grand bonheur de pouvoir revivre, il y a quelques années, l'apprentissage de la lecture. J'étais en Corée et j'avais sous les yeux les signes écrits de la langue coréenne. Ils me paraissaient semblables à du chinois. Une espèce de CH attira mon attention, et je demandai ce qu'il voulait dire. Une écriture toute simple, m'expliqua-t-on, une transcription phonétique. Et lors d'un voyage en train de

Séoul à Quang Tchou, mon accompagnatrice du Goethe-Institut commença de m'expliquer les lettres. Je me mis à les apprendre comme jadis, quand j'étais écolier. Mon accompagnatrice n'était pas aussi merveilleuse que ma maîtresse de première année primaire, Mademoiselle Brotschi, mais du moins était-elle blonde elle aussi. Lorsque nous arrivâmes au Grand Hôtel, j'écrivis une lettre à ma femme – et pour lui en imposer, je notai sur l'enveloppe le nom de l'expéditeur en signes d'écriture coréenne – lentement, en savourant, fier comme un écolier. Ensuite j'apportai la lettre au concierge. Il la prit et se mit à lire: «Peta Bigsélé, Guérande Hotellé, Quang Tchou». Je l'aurais embrassé. Et j'ai pleuré. Il pouvait lire ce que j'avais écrit. Le rêve d'un écrivain: que quelqu'un puisse lire ce qu'il écrit. Pour moi, ce n'est jamais allé de soi.

Dès ce moment, je devins un fléau pour mes accompagnatrices. Je retombai en enfance, et n'eus plus d'yeux pour les sites remarquables, ni pour rien de ce qui m'environnait: seulement pour les lettres. Le mot «taxi», je l'ai bien lu cent fois la journée. Ou des inscriptions publicitaires comme «Tscho ni wo ka» – «ça, tu peux le comprendre», disait ma guide, «c'est de l'anglais». Je lisais et relisais, jusqu'à ce que soudain la lumière fût: «Johnny Walker» – une publicité pour du whisky. Ce pouvait être n'importe quoi, y compris la plus niaise des réclames, je refaisais à chaque fois cette merveilleuse expérience enfantine de la «reconnaissance». J'avais appris une écriture, l'écriture d'une langue que je ne comprenais pas. Je ne savais même pas comment on dit «oui» ou «non» ou «merci» en coréen. J'allais dans les librairies, et je demandais à voir le rayon des auteurs allemands. J'épelais leurs noms de haute lutte: «Er-en-sete Jan-de-le» – j'épelais encore et encore, et voici: «Ernst Jandl»; je l'avais déchiffré, il venait à moi.

Au reste, j'ai oublié cette écriture. Je sais maintenant qu'avec l'absence de pratique on peut désapprendre les lettres. Elle est donc justifiée, mon angoisse perpétuelle de la désintoxication.

La lettre a besoin du passé, de l'expérience. Elle ne peut rendre visible ce que nous connaissons – Ernst Jandl par exemple. Je pouvais lire l'écriture coréenne, mais il me manquait le passé coréen. La lettre a besoin d'hier et d'avant-hier, du merveilleux «il était une fois» des

contes de Grimm. Celui qui lit désire se rappeler. Les livres ne me rappellent pas seulement quelque chose d'étranger, mais me rappellent toujours à moi-même. Les livres que j'ai lus sont devenus mon journal intime. Rien ne peut me rappeler de façon aussi intense et exacte le Peter de vingt ans que la relecture d'un livre que j'avais lu à cet âge. Phrase après phrase me revient la situation dans laquelle je me trouvais alors. Rien de personnel, nul journal intime que j'aurais écrit moi-même ne pourrait créer cela, n'aurait cette magie.

Un formidable lecteur, un fou des lettres me dit un jour : « Lorsque je lis quelque chose, même s'il s'agit d'un texte moderne et contemporain, j'ai toujours l'impression d'être né trop tard ».

Il ne le disait pas avec nostalgie. Mais peut-être pensait-il que notre temps n'est plus le temps des lettres. Notre temps ne connaît plus le geste du récit, le mouvement vers le passé, le « il était une fois » des frères Grimm.

Et lorsqu'il nous rattrape, ce passé – par exemple les fonds de l'Holocauste – cela ne nous ramène pas dans les ambiguïtés d'un temps ancien, non ; nous le prenons comme quelque chose d'actuel – il ne s'agit pas de jadis, mais uniquement du fait que les gens, aujourd'hui précisément, à tort ou à raison, réclament leur droit. L'actualité est la maladie de notre temps. La télévision a-t-elle contribué à façonner ce temps, ou ne fait-elle qu'en reproduire l'image ? Nous laissons la question ouverte. Mais *si* elle en reproduit l'image, alors cette image est brutalement exacte – et ne reflète pas la réalité, mais l'esprit du temps. Brutalement exacte, parce qu'elle n'a d'autre but que d'attirer devant l'écran le plus de gens possible – et pas pour le thème traité, pas pour les faits, mais pour les recettes publicitaires, les taux d'écoute. La télévision s'est enfermée en elle-même, elle ne mouline des images que pour assurer sa propre survie ; la télévision n'est plus qu'en soi et pour soi, ce n'est plus un médium, plus un moyen, sinon justement un moyen de faire de la publicité. Le mot magique, c'est « live ». Tout a lieu maintenant, juste maintenant. Et tout s'égalise parfaitement : la télévision est devenue le monde lui-même, et ce qu'autrefois nous décrivions comme le monde n'est plus que le lieu du tournage.



Cela n'a rien d'immoral. Mais cela est sans morale. Le maintenant ne connaît pas de morale. Et le maintenant occupe de plus en plus nos têtes – y compris la mienne. Les histoires, et l'Histoire n'existent plus. Le rapport de la commission Bergier n'intéresse pas – sinon parce qu'il apporte une actualité qui triomphe de toutes les actualités passées.

Les « reprises », cela n'existe plus. Une pièce de théâtre qui marche a son année, sa saison. Celui qui n'a pas vu « Titanic » au cinéma – moi par exemple – ne l'y verra plus jamais. Celui qui n'achète pas un livre la première semaine ne l'achètera plus jamais. La raison n'en est pas seulement la frénésie contemporaine, mais bien davantage le fait que notre époque vit sous le signe exclusif du maintenant – plus d'hier, plus d'avant-hier. Oui, le temps des reprises et des renaissances est passé. À la question scolaire: qu'est-ce qui restera; qu'est-ce qui, de la littérature contemporaine, entrera dans le canon classique, la réponse est entre-temps devenue facile: rien! Ce n'est pas synonyme de désespoir sans recours. Une culture continuera d'exister, une littérature continuera d'exister, mais elles seront « actuelles », et rien de plus.

Qu'il y ait des skins fascistes, et toutes les nuances de sympathisants, cela n'a pas d'histoire, cela n'est pas explicable historiquement. Les skins vivent hors de toute histoire, ils vivent dans le maintenant, ce maintenant dans lequel nous vivons tous plus ou moins – mais de plus en plus. Le maintenant n'a pas d'histoire, le maintenant ne connaît pas de morale.

Il y a quelques années, de jeunes fascistes marchaient en formation à travers Soleure, avec la gestuelle et les slogans correspondants. Après avoir fait le coup de poing, certains d'entre eux étaient arrêtés. Le juge d'instruction compétent expliquait qu'on n'arrivait pas à leur trouver des motifs politiques. Il les avait interrogés sur leurs connaissances et leurs antécédents historiques, et comme ils n'avaient ni les unes ni les autres, uniquement leur « maintenant », ce mouvement, pour lui, n'était pas politique. (Une toute petite incise: les gens de gauche ont un passé, cela les rend dangereux pour le monde du maintenant.) Non, les néonazis ne sont ni d'hier ni d'avant-hier. Ils sont issus de notre

monde, celui que nous avons contribué à modeler. Ils s'accordent malheureusement à lui. Ils ont compris le « maintenant sans morale ». L'humanisme, par exemple, a besoin de la tradition. Les populistes ne sont pas des traditionalistes – même s'ils se donnent pour tels – ce sont des gens à sang froid, des gens du maintenant.

Je songe à un texte de Max Frisch, écrit en 1953, voilà bien longtemps. Stiller, en prison préventive, s'adresse à son avocat: « Vous avez eu de la chance, Maître, que Hitler, à l'époque, ait menacé votre souveraineté, donc votre commerce. Cela vous a empêchés de virer vous-mêmes au fascisme. Mais vous ne croyez pas sérieusement que la bourgeoisie suisse, seule dans le monde, n'aurait aucun penchant pour le fascisme dès lors que ce dernier ne menacerait pas ses affaires mais au contraire les ferait prospérer? L'épreuve ne manquera pas d'avoir lieu, mon cher Maître, et j'en suis impatient.» « L'épreuve ne manquera pas d'avoir lieu.» Cela fait frissonner.

Mais elle n'aura pas lieu – quoi qu'il puisse arriver: dans le monde du maintenant, rien n'est la mesure de rien.

Ce qui nous reste, c'est la conjuration, la conjuration des lecteurs. La solidarité des mordus, des drogués des lettres.

J'ai rencontré beaucoup de gens qui lisent. Je ne parle pas de ceux qui liraient mes propres ouvrages, mais de ceux qui ont lu les livres que j'aime en tant que lecteur. C'est extraordinaire de rencontrer un lecteur ou une lectrice du « Maître et Marguerite », une lectrice de « Qui danserait sur une musique de Chostakovitch » de Jörg Steiner. Un des lecteurs de Boulgakov était cheminot, l'autre facteur. Non, l'on ne trouve pas les lecteurs là où on les cherche, mais partout. Je ne suis pas devenu lecteur pour être comme les autres. Enfant, j'ai parfois exercé la lecture dans des cercles piétistes. En lisant, je me suis entraîné à la minorité.

C'est avec respect que je rencontre lectrices et lecteurs. J'admire la femme qui, dans le train qui la conduit au travail, lit un roman à quatre sous. C'est une lectrice, elle est des nôtres.

Des lecteurs, il y en eut toujours. Et ils furent toujours peu nombreux. Mais une certaine bourgeoisie a fait comme si elle lisait, comme si elle aimait la littérature. Je ne sais pas si l'honnêteté est toujours quelque chose de réjouissant. Mais la société est devenue honnête: «Nous aimons le maintenant. Le maintenant, et rien d'autre», reconnaît-elle.

Seulement, on ne peut raconter qu'à partir du souvenir. Ce qui pour nous ne devient pas souvenir n'est pas racontable. Le «il était une fois» du conte n'est pas seulement son commencement, mais à proprement parler son motif, son moteur; c'est lui qui met l'histoire en marche.

Ou dans un genre plus moderne: l'homme à la table de bistrot, qui voudrait absolument raconter quelque chose; il attend la réplique qui lui donnera l'occasion de commencer son histoire, et la réplique voulue ne vient pas; il dit alors brusquement, sans transition: «D'ailleurs, tout récemment...», et la plupart du temps ce «d'ailleurs, tout récemment» signifie «il y a bien longtemps».

Le maintenant n'est pas racontable. «Live» n'est pas une histoire. Pourquoi est-ce que le lendemain matin dans le journal, je lis le compte-rendu du match de football que j'ai vu «live»? Parce que ce que j'ai vu, je le veux sous forme de récit. J'aimerais que quelqu'un qui se souvient me fasse souvenir. J'aimerais maintenant me mettre à écouter quelqu'un.

Tout comme l'enfant, avant de s'endormir, écoute sa mère lui raconter une histoire. C'est une mère différente de ce qu'elle fut durant toute la journée – ce n'est plus une mère qui s'angoisse, qui ordonne, qui se désespère; elle n'est plus «live»; maintenant elle raconte, sa voix n'est plus la même. Ils s'appartiennent entièrement l'un à l'autre, la mère et l'enfant; raconter, écouter, voilà qui les fond en un seul être; «il était une fois», «il y a bien longtemps». L'histoire racontée à la fin de la journée, c'est, avant le sommeil, la réconciliation.

Le reste, c'est le «d'ailleurs, tout récemment» – début inexprimé, début non écrit d'une chronique journalistique. Le chroniqueur raconte des histoires mal assorties à un temps mal assorti – à un temps faux.



Écrire des chroniques est un grand tourment. Le «d'ailleurs, tout récemment» y est passe-partout. Le chroniqueur peut écrire sur tout – sur n'importe quoi. Or il n'y a pas grand-chose qui, en littérature – mais ailleurs aussi – soit plus difficile que le n'importe quoi.

«Raconte-moi quelque chose!». «Dis quelque chose en français!». «Raconte-moi n'importe quoi!». Ces mises en demeure ne trouvent guère d'écho.

Le chroniqueur est assis devant du papier blanc, il cherche le «quelque chose, n'importe quoi», et redoute que le papier, désormais, ne reste blanc pour toujours. Le grand tourment. Comparable à l'expérience qu'on fait dans une papeterie. On aimerait essayer une plume réservoir, et à part des lignes ondulées, à part son nom et son adresse, il ne nous vient rien. On aimerait écrire quelque chose, n'importe quoi. Mais elle est trop vaste, elle est infinie, l'offre du n'importe quoi.

Une seule chose nous aide: les lettres de l'élève de première année: «A» «R» «B» «R» «E». L'assemblage des lettres en mots, des mots en phrases. Et malgré tout, je commence toujours à faux. Je cherche des thèmes, et je devrais avoir appris depuis longtemps que la recherche de thèmes est sans espoir. Écrire des chroniques, c'est aller à la recherche de la langue, des phrases. Raconte-moi quelque chose, raconte-moi donc quelque chose, n'importe quoi.

Eh bien: «D e v a n t – l a – m a i s o n – i l – y – a – u n – a r b r e». Voilà comment débutent les histoires. Elles débutent avec des lettres, avec ces lettres que nous avons apprises en classe de première année, avec ces mots que nous avons assemblés à cet âge, en ce lieu. À celui qui connaît les lettres et sait les agencer, à celui-là, racontez des histoires, racontez-lui sa propre histoire.

Essai, essayiste – c'est un mot bien imposant. Beaucoup trop pour quelqu'un qui ne fait rien d'autre qu'assembler des lettres, les quelques lettres de notre alphabet. Le grand Montaigne, avec ses Essais, a donné naissance au genre. Je m'incline devant lui. L'inventeur de cette forme en fut aussi, du même coup, le maître. La

seule consolation qui me reste, c'est que lui aussi n'a fait que mettre des lettres ensemble – des lettres qu'il a lui aussi dû apprendre. Lui aussi, un jour, a péniblement composé le mot «ARBRE». Lui aussi s'en est enthousiasmé. Il me reste la consolation de savoir qu'il a appelé ses chefs-d'œuvre des «Essais». En littérature, l'essai, la tentative, est l'accomplissement suprême. Et parce que l'essai ne réussit jamais – parce que, Mesdames et Messieurs, vous êtes indescriptibles – la littérature vit et survit. Par des questions, et non par des réponses.

Je vous remercie très vivement de m'avoir accordé ce prix. Je m'en réjouis pour mes chroniques, et avec elles. Un essai? Oui, je le tente, je l'ai tenté, depuis que je sais lire les signes d'écriture.

Peter Bichsel

*Traduction: M. Etienne Barilier*



## BIBLIOGRAPHIE

### FRANÇAIS

- LES SAISONS. ROMAN, Paris, Gallimard, 1970;  
LA SUISSE DU SUISSE, Lausanne, Editions de La Cité, 1970;  
HISTOIRES ANACHRONIQUES, Lausanne, Editions de l'Aire, 1981;  
HISTOIRES ENFANTINES. RÉCITS, Paris, Gallimard, 1971; 1987;  
LE LAITIER. NOUVELLES, Paris, Gallimard, 1967; 1992;  
A LA VILLE DE PARIS. HISTOIRES, Lausanne, Editions d'En Bas, 1996.

### ALLEMAND

- EIGENTLICH MÖCHTE FRAU BLUM DEN MILCHMANN KENNENLERNEN, Olten, Walter, 1964;  
DIE JAHRESZEITEN, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1965;  
KINDERGESCHICHTEN, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1969;  
DES SCHWEIZERS SCHWEIZ, 1969; erw. Neuauflage, Zürich, Arche, 1989;  
GESCHICHTEN ZUR FALSCHEN ZEIT. KOLUMNEN 1975-1978, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1979;  
DER LESER. DAS ERZÄHLEN. Frankfurter Poetik-Vorlesungen, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1982;  
SCHULMEISTEREIEN, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1985;  
DER BUSANT. VON TRINKERN, POLIZISTEN UND DER SCHÖNEN MAGELONE, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1985;  
IRGENDWO ANDERSWO. KOLUMNEN 1980-1985, Hamburg/Zürich, Luchterhand, 1986;  
IM GEGENTEIL. KOLUMNEN 1986-1990, Frankfurt, Luchterhand, 1990;

MÖCHTEN SIE MOZART GEWESEN SEIN? MEDITATION ZU MOZARTS CREDO-MESSE KV 257, Zürich, Theologischer Verlag, 1990;

ZUR STADT PARIS. GESCHICHTEN, Frankfurt, Suhrkamp, 1993;

GEGEN UNSEREN BRIEFTRÄGER KONNTE MAN NICHTS MACHEN. KOLUMNEN 1990-1994. Frankfurt, Suhrkamp, 1995;

EIN TISCH IST EIN TISCH. (Mit Bildern von Angela von Roehl.) Frankfurt, Suhrkamp, 1995;

DIE TOTALDEMOKRATEN. AUFSÄTZE ÜBER DIE SCHWEIZ, Frankfurt, Suhrkamp, 1998;

CHERUBIN HAMMER UND CHERUBIN HAMMER, FRANKFURT, Suhrkamp, 1999;

ALLES VON MIR GELERNT. KOLUMNEN 1995-1999, Frankfurt, Suhrkamp, 2000.

#### ITALIEN

LE STAGIONI, Giubiasco, Gottardo, 1981 ;

IN FONDO ALLA SIGNORA BLUM PIACEREBBE CONOSCERE IL LATTAIO, Lugano, G. Casagrande, 1989 (Milano, 1988) ;

IL LETTORE, IL NARRARE, Lugano, G. Casagrande, 1989;

STORIE PER BAMBINI, Lugano, G. Casagrande, 1989;

COSE DA MAESTRI. AL MONDO CI SONO PIÙ ZIE CHE LETTORI, Milano, Marcos y Marcos, 1991 (LUGANO, 1989);

LA SVIZZERA. IL VIRUS DELLA RICCHEZZA, Lugano, G. Casagrande, 1970; 1991;

SULLA CITTÀ DI PARIGI, Milano, Marcos y Marcos, 1994;

QUESTO MONDO DI PLASTICA, Milano, Marcos y Marcos, 2000.

ECRITS SUR PETER BICHSEL

PETER BICHSEL: AUSKUNFT FÜR LESER. Hg. von Herbert Hoven, Darmstadt, Luchterhand, 1984 ;

HERBERT HOVEN (Hg.), PETER BICHSEL. TEXTE, DATEN, BILDER, Hamburg/Zürich, Luchterhand, 1991 ;

HANS BÄNZIGER, PETER BICHSEL: WEG UND WERK, Bern, Benteli, 1984; 1998;

IN OLTEN UMSTEIGEN. ÜBER PETER BICHSEL. Hg. von Herbert Hoven. Frankfurt, Suhrkamp, 2000.

*Cette plaquette a été achevée  
d'imprimer en juin 2001  
sur les presses de  
l'Atelier Grand SA,  
imprimeurs-éditeurs  
au Mont-sur-Lausanne  
(Suisse)*